



BORÉAL

John Saul
Louis-Hippolyte LAFONTAINE
et **Robert BALDWIN**

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Extrait de la publication

Louis-Hippolyte LaFontaine
et Robert Baldwin

Ce livre est publié à l'initiative et sous la direction de John Saul.

John Saul

Louis-Hippolyte LaFontaine
et Robert Baldwin

*traduit de l'anglais (Canada)
par Hélène Paré*

Boréal

© John Saul 2010

© Les Éditions du Boréal 2011 pour l'édition en langue française

Dépôt légal : 4^e trimestre 2011

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia

Diffusion et distribution en Europe : Volumn

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 2010

par Penguin Canada sous le titre *Louis-Hippolyte LaFontaine and Robert Baldwin*.

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Saul, John Ralston, 1947-

Louis-Hippolyte LaFontaine et Robert Baldwin

Traduction de : Louis Hippolyte LaFontaine and Robert Baldwin.

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-7646-2126-4

1. LaFontaine, L. H. (Louis Hippolyte), 1807-1864. 2. Baldwin, Robert, 1804-1858. 3. Canada – Histoire – 1841-1867. – 4. Hommes politiques – Canada – Biographies. 5. Premiers ministres – Canada – Biographies. I. Titre.

FC471.A1S3814 2011 971.04'20922 C2011-941651-4

ISBN PAPIER 978-2-7646-2126-4

ISBN PDF 978-2-7646-3126-3

ISBN ePUB 978-2-7646-4126-2

*Pour Michael Cross, Éric Bédard, Robert Fraser
et Thomas Hodd, quatre auteurs qui ont montré
que l'histoire attend que nous l'ouvrions à nouveau
pour la comprendre autrement.*

En un instant : tout

Lundi, 30 avril 1849
Deux amis se tenaient debout, comme ils le faisaient souvent, côte à côte, presque immobiles, échangeant à l'occasion quelques mots inaudibles pour les autres. De toute façon, leurs paroles étaient couvertes par les cris des émeutiers. C'était le début de l'après-midi. Un corps d'infanterie contenait la foule en colère, hors de vue, cinquante mètres plus loin, au sommet de la place Jacques-Cartier. Les injures, assez faciles à décoder, visaient les deux hommes, Louis-Hippolyte LaFontaine, le premier ministre, et Robert Baldwin, son allié le plus proche.

Ils se trouvaient dans la jolie petite cour du vieux château Ramezay, au centre de Montréal, devenu Hôtel du gouvernement quatre ans auparavant. Faisant dos au Château, les deux hommes pouvaient contempler, par-delà le muret décoratif de la cour et la rue Notre-Dame, d'où la foule agitée avait été chassée quelques instants plus tôt, les jardins à la française qui descendaient jusqu'au champ de Mars. Peu de choses ont changé dans cet aménagement, sinon que les jardins ont plus tard fait place à l'hôtel de ville actuel.

On pouvait percevoir certaines dissonances dans les cris, les railleries et les menaces de la foule, dominés par les accents gutturaux de l'Irlande du Nord et les braiements des fils de l'élite protestante. Derrière les deux dirigeants solitaires, des fonctionnaires attendaient, le regard tourné vers eux. D'autres se tenaient à l'affût, depuis les fenêtres de l'étage. À l'affût de signes de panique ou de désarroi. Voilà ce que font les serviteurs du pouvoir quand celui-ci est en danger. Ils guettent les signes. Les signes de fermeté, de calme — autrement dit, de leadership — ou les signes d'embarras ou de peur, signes d'échec imminent et de perte de pouvoir. Les deux amis savaient que leur rôle, à cet instant, était d'afficher une confiance et un calme absolus.

De temps en temps, un policier ou un informateur politique franchissait le portail, soufflait quelques mots à l'oreille des deux hommes, puis disparaissait dans la mêlée. Les émeutiers s'étaient répandus dans les rues, tout autour du Château. Ils étaient bien cinq mille, beaucoup plus que les policiers et les soldats réunis. Sans compter que la majorité de ces derniers faisaient partie du corps de milice de Montréal, grandement sympathique à la cause de la foule. Le gouvernement du Canada était entouré par des émeutiers infiniment plus nombreux et ne songeant qu'à le renverser. Dans la rue Notre-Dame, depuis la place Jacques-Cartier et la colonne Nelson, la foule était dense et les rebelles, manifestement armés — de pavés et d'œufs à tout le moins.

LaFontaine et Baldwin attendaient l'arrivée du gouverneur général, Lord Elgin. Celui-ci devrait forcément passer à travers la foule pour atteindre l'Hôtel du gouver-

nement. Pour le protéger, une douzaine de cavaliers de la milice de Montréal l'accompagnaient, mais la loyauté de ces hommes, là encore, pouvait vaciller.

Deux heures de l'après-midi venaient de sonner, ce lundi 30 avril 1849. Quatorze mois plus tôt, à la suite d'élections étonnamment justes et de la défaite de l'ancien gouvernement favorable au Family Compact, le Canada était devenu une démocratie. C'était l'aboutissement de près d'une décennie de travail concerté de la part des réformistes francophones et anglophones, afin de mettre sur pied un nouveau parti politique autour d'un programme comportant des centaines de changements radicaux. Le 11 mars 1848, LaFontaine, francophone et catholique, était devenu le premier véritable premier ministre d'un Canada démocratique. Un mois plus tôt, le 7 février, en Nouvelle-Écosse, Joseph Howe et James Uniacke étaient parvenus au même résultat « sans coup férir... ni carreau de verre briser », comme l'avait écrit Howe, mais dans des circonstances beaucoup moins compliquées.

Ces réussites faisaient partie, d'une certaine manière, d'un mouvement de réformes démocratiques qui traversait l'Europe. Ce mouvement avait débuté en janvier 1848 par une révolution en Sicile. Puis, début février, il y avait eu les changements en Nouvelle-Écosse. En février toujours, une révolution avait éclaté à Paris. Puis le Canada. Metternich, l'architecte du conservatisme européen après la chute de Napoléon, fut évincé du pouvoir à Vienne et prit le chemin de l'exil à la mi-mars. Le premier Parlement favorable à la démocratie à l'échelle de l'Allemagne était en selle début mai. À Prague, à

Budapest, en Transylvanie, à Venise, Milan, Rome, et même à Vienne, les empereurs, les princes et les gouverneurs, même le pape, s'enfuirent ou abdiquèrent, ou abandonnèrent le pouvoir réel. Quelques-uns de ces dirigeants furent tués. À Stockholm, il y eut des émeutes et des morts. À Londres, le gouvernement conseilla à la reine Victoria, âgée de vingt-neuf ans, de se retirer dans l'île de Wight avec son mari et leurs six jeunes enfants. La Banque d'Angleterre fut entourée de sacs de sable derrière lesquels des artilleurs étaient embusqués. Des dizaines de milliers de citoyens opposés aux réformes — 85 000, pour être plus précis — furent assermentés à titre de constables spéciaux. Depuis le mois de janvier, les autocrates étaient tombés les uns après les autres ou avaient cédé aux demandes des réformistes jusqu'à ce que pratiquement tous les gouvernements d'Europe aient été remplacés, en faveur du libéralisme et de la démocratie. Il en résulta une révolution sans précédent dans l'ensemble de la civilisation occidentale.

Puis, en juin, aussi abruptement qu'elle s'était mise en marche, la révolution commença à s'effondrer. Prague fut bombardé. La contre-révolution s'installa. En Allemagne, les princes répliquèrent et le mouvement parlementaire fut dissous. Fin octobre, les autorités impériales étaient de retour à Vienne. Bientôt, le pape rentra à Rome. En France, après des milliers de morts violentes, s'amorça un glissement vers une autre dictature impériale. Presque partout, la démocratie avait été délogée et repoussée de nouveau en cellule pour plusieurs décennies, jusqu'en 1989 à certains endroits. Des dizaines de milliers de gens étaient morts.

Nous avons toujours fait comme si rien de tout cela n'avait eu d'importance pour nous, dans notre petite colonie isolée, comme si nous ne savions pas ce qui se passait ailleurs. Ou comme si le Canada était trop insignifiant, trop colonial, trop fruste pour faire partie d'un mouvement intellectuel et éthique d'envergure internationale et de première importance.

Mais le printemps démocratique de l'Europe était tout à fait pertinent, même si le modèle social et politique et le résultat, ici, furent à l'opposé de ce qui s'était fait là-bas. Ce qui est arrivé ici était volontairement différent et, par conséquent, révélateur de l'émergence du Canada comme État-nation atypique.

Ce qui était révolutionnaire, au Canada, ce n'était pas tant l'avènement de la démocratie que sa conception. La démocratie s'est manifestée par un vaste programme de mesures sociales, politiques, économiques et administratives conçues délibérément pour réduire l'écart entre des religions, des langues et des races opposées. Ce qui était radical, c'était l'idée qu'une démocratie juste pouvait être fondée non sur une définition de la race comme expression de l'État-nation, mais sur ce que nous appellerions aujourd'hui la diversité ; l'équité était essentielle à la diversité et la diversité à l'équité. Le deuxième fait révolutionnaire était le suivant : le mouvement, au Canada, était fondé sur l'usage rigoureux de la retenue politique, ce qui était précisément à l'opposé des mouvements réformistes et révolutionnaires en Europe et aux États-Unis. Troisièmement, le mouvement réformiste, ici, trouverait le moyen de conserver le pouvoir alors que les autres s'effondreraient.

Au cœur de ce qui s'est passé ici, il y avait une réalité technique. L'utilisation du télégraphe au Canada en était à sa première décennie. Les nouvelles ne mettaient qu'une semaine à dix jours pour circuler dans un sens et dans l'autre entre Montréal, Toronto, Halifax, New York et les capitales de l'Europe. Curieusement, la nouvelle du soulèvement parisien avait pris quelques jours de plus pour faire la traversée et elle était arrivée peu après la percée démocratique du 11 mars à Montréal. Mais le fait est qu'en 1848, le printemps d'espoir de l'Europe fut largement couvert par tous les journaux canadiens. Chaque détail était immédiatement transmis et discuté par les éditorialistes de toutes tendances. Puis, à partir de juin, les revers de toutes les capitales du continent furent rapportés avec la même précision. Le monde occidental entraît dans une ère d'autoritarisme.

À Montréal, les foules antidémocratiques d'avril 1849 étaient au courant de tout cela. Ces gens croyaient en un gouvernement autoritaire et fondé sur la race — en l'occurrence, l'espèce protestante écossaise et irlandaise. Ils savaient en outre que, partout ailleurs, l'autoritarisme conservateur était de retour, de même que le respect pour la division des classes comme structure appropriée à l'exercice du pouvoir. Ces foules ne se voyaient donc pas comme des masses désordonnées, mais comme les représentants de la vague triomphante de l'histoire.

LaFontaine et Baldwin, quant à eux, savaient qu'ils étaient du côté des perdants et que les démocrates avaient été vaincus partout, dans des violences exactement du même genre que celles qui avaient envahi les rues de Montréal cet après-midi-là. L'isolement du premier

ministre et de son ami dans la cour du château Ramezay était symbolique de l'isolement de la démocratie dans tout l'Occident.

Cinq jours auparavant, le 25 avril, Elgin était venu à la ville pour accorder la sanction royale aux quarante-deux lois réformistes que le Parlement avait adoptées. L'une d'elles, la loi sur l'indemnisation des pertes survenues lors des rébellions dans le Bas-Canada, était déjà dans la mire de l'opposition, pour qui il s'agissait d'un acte de déloyauté, sinon de trahison. Elle avait pour objectif d'indemniser des citoyens innocents qui avaient perdu des biens durant l'insurrection de 1837-1838. Une loi analogue avait déjà été sanctionnée au bénéfice des Haut-Canadiens. Mais c'étaient des Britanniques. L'opposition prétendait que dans le Bas-Canada l'argent serait versé à d'anciens rebelles. Après tout, ce seraient des Canadiens français qui recevraient les indemnités, or, par définition nationale ou raciale, soutenait-on selon une remarquable prouesse logique, aucun Canadien français n'était capable de véritable loyauté. Les manifestants reprirent ce thème de la déloyauté et de la trahison : le soutien parlementaire aux rebelles équivalait à une trahison du gouvernement, qui justifiait en retour la violence des honnêtes citoyens. Car il existait bien, dans l'histoire britannique officielle, une tradition de loyaux citoyens ayant renversé des gouvernements félons. Dans la nuit du 25 avril, ces soi-disant loyalistes s'étaient donc mués en foule déchaînée et avaient attaqué le majestueux édifice du Parlement qui s'élevait là où se trouve aujourd'hui la place d'Youville, à l'extrémité opposée de la ville par rapport au château Ramezay. Ils avaient laissé les flammes achever le saccage.

Le lendemain, environ quatre-vingts parlementaires de tous les partis, affolés, dérouterés et en colère, s'étaient rassemblés dans le nouveau et tout aussi majestueux marché Bonsecours, long bâtiment de style néoclassique qu'on peut encore admirer, une rue au sud du château Ramezay. Ce matin-là, ils étaient encore plus profondément divisés sur ce qui constituait la loyauté. L'Assemblée s'était réunie à l'étage supérieur, dans l'immense salle de bal de l'aile ouest, inachevée et sans chauffage. Ils se tenaient debout ou assis et ramassés sur eux-mêmes sur quelques bancs grossiers. Trois jours plus tard, le samedi 28, ils avaient voté, selon la position de leur parti, pour ou contre une adresse au gouverneur général lui déclarant l'admiration de l'Assemblée pour sa loyauté envers la démocratie canadienne. Leur adresse était une affirmation de la supériorité des paroles sur la violence, du débat sur l'invocation de la race et de la religion, mais aussi de l'intérêt public sur le pouvoir commercial. La majorité élue ne s'inclinerait pas devant les foules déchaînées.

Un cavalier achemina promptement ce document plein d'optimisme au gouverneur général, à sa résidence de fonction — Monklands —, située à plusieurs kilomètres des limites de la ville, sur le versant ouest du mont Royal. Cet immeuble, qui loge aujourd'hui une école de jeunes filles, a conservé à peu de choses près son allure de l'époque : celle d'une villa de style vaguement italien. Lord Elgin accepta d'aller en ville le lundi suivant. Il s'y rendrait en tenue de cérémonie vice-royale, dans le carrosse d'État tiré par quatre chevaux et précédé d'une escorte de la cavalerie en grande tenue, afin de recevoir la

lecture de ces paroles de loyauté démocratique avec toutes les formalités de l'État, en présence de son gouvernement et de son Parlement, lecture qu'en donnerait l'orateur de la Chambre. Tout cet exercice servirait à affirmer que la vie à Montréal était revenue à la normale.

Ainsi donc, par ce frais lundi après-midi de printemps, LaFontaine et Baldwin attendaient l'arrivée du gouverneur dans la cour du château Ramezay, comme dans cet espace figé au centre d'un ouragan. On peut se les représenter comme une paire d'amis, jeunes mais d'âge mûr, qui ont fait connaissance au milieu de la trentaine et ont pris le pouvoir au milieu de la quarantaine; des amis qui se comprennent à demi-mot. Ce n'étaient pas des hommes loquaces, ni des orateurs, ni des tribuns doués de l'aisance naturelle qu'affichent depuis toujours les hommes politiques. Plutôt renfermés, au contraire. C'étaient leurs idées qui les avaient conduits sur la place publique. Ils se tenaient debout dans l'œil de ce cyclone à cause de leurs convictions. Tous deux étaient grands, plus grands que la moyenne, imposants, d'un calme presque morbide. Jusque récemment, rares étaient les interprétations de l'histoire du Canada qui cherchaient à voir au-delà de cette surface.

LaFontaine, le front large, la tête imposante et d'une beauté classique posée sur de fortes épaules, avait quelque chose du taureau bien habillé. Rocher de stabilité physique et émotive en surface, on le trouvait souvent arrogant et sentencieux. Ses attitudes faisaient sans doute partie de l'armure protectrice d'un homme qui, éprouvant une douleur physique constante, était aussi souvent cloué au lit que présent dans l'arène publique. Dans la

vingtaine, il avait été physiquement fort, ambitieux et plein d'assurance. Mais sa maladie avait miné ses forces et lui avait retiré le peu d'intérêt qu'il éprouvait pour l'aspect social de la vie publique. Même si LaFontaine était heureux en mariage, les enfants que sa femme n'avait pu concevoir continuaient à lui manquer.

Baldwin, dans la vingtaine et au début de la trentaine, avait été un personnage rêveur et romantique, plongé dans la poésie et l'incertitude psychique à la manière du *Jeune Werther* de Goethe. De même que LaFontaine, il dégageait une imposante solidité en public. En fait, il demeurait profondément romantique, au sens qu'avait le terme au début du XIX^e siècle. Cette vie intérieure, il la tenait soigneusement cachée, et même le grand calme qu'il affichait lui coûtait beaucoup d'efforts. Il respirait l'assurance d'un homme né dans l'élite et fidèle à ses principes, mais il vivait dans un deuil permanent, émotivement handicapé par la mort de sa femme, treize ans plus tôt. Son seul amour, sa seule passion dévorante, elle était morte à l'âge de vingt-cinq ans, et il ne s'en était jamais remis. LaFontaine était l'une des rares personnes qui le comprenaient, ce qui avait contribué à souder leur amitié, tout comme l'attachement que LaFontaine éprouvait pour les enfants de Baldwin, à défaut d'en avoir lui-même.

Nous ne saurons jamais ce qu'ils se sont dit à mi-voix, cet après-midi-là, durant leur attente interminable, debout comme une seule et unique force inébranlable d'où émanaient le calme et la retenue mais aussi l'intensité intellectuelle, la compétence juridique et la ténacité, comme si tout leur arsenal éthique et intellec-

tuel pouvait, par un effet de volonté, maintenir notre fragile démocratie en un seul morceau.

Nous savons encore moins ce dont le gouverneur général et son frère, le colonel Bruce, se parlaient alors que leur carrosse cahotait le long du paisible chemin de campagne qui les séparait de la ville ; peut-être de la nouvelle femme d'Elgin, souffrante et sur le point de donner naissance à leur premier enfant. Homme bien bâti au visage poupin, Elgin était un personnage exubérant dont le charme s'exprimait aussi bien en français qu'en anglais. Un politicien-né. Il n'avait probablement aucune idée de ce qui l'attendait jusqu'à ce que le cortège s'engage, par l'ouest, dans la rue Notre-Dame. Le grassouillet major Jones, aux commandes de l'escorte formée de cavaliers de la milice de Montréal — les Queen's Light Dragoons —, aperçut sans doute la foule agitée massée dans le kilomètre de rue qui les séparait du château Ramezay. Le carrosse d'État était garni de carreaux vitrés à l'avant et sur les côtés, mais les chevaux empêchaient probablement les passagers de voir au-delà de l'attelage. On imagine Jones s'approchant de la fenêtre pour faire rapport à Elgin. Au début, il aura été incapable de dire si la foule était amicale, inamicale ou l'un et l'autre. Après tout, les partisans du gouvernement auraient pu se trouver dans la rue en réaction aux émeutes organisées par leurs ennemis. Presque la moitié de la ville était francophone et ces gens l'acclameraient, tout comme le ferait l'importante population d'Irlandais catholiques. Sans compter qu'il existait aussi des réformistes protestants anglophones, après tout.

À mesure que le carrosse avançait, la foule s'épaississait : bientôt il y eut des milliers de gens. Puis des pierres

et des œufs se mirent à grêler. Les vitres volèrent en éclats. Les deux passagers furent atteints à plusieurs reprises. Jones et ses hommes formaient un cordon serré autour de la voiture et essayaient de la maintenir en mouvement même si la foule resserrait son étau autour d'eux. À l'intérieur d'un carrosse fermé, on se trouve comme dans une cage — à peine protégé, à la vue de tous, incapable de faire quoi que ce soit. Elgin se tenait aussi immobile que possible, blême, ne bougeant que pour éviter les pierres, tandis que l'attelage ralentissait son allure, presque au point de s'arrêter, et que les saletés verbales et matérielles pleuvaient sur eux.

Nous savons exactement ce qui, pour LaFontaine et Baldwin, était en jeu tandis qu'ils attendaient. Ils avaient exprimé sans relâche leurs idées et leurs principes dans des discours, des articles et des lettres à caractère politique aussi bien que personnel. Et pourtant, l'interprétation la plus courante élaborée au cours des cent soixante dernières années a tendance à ne pas tenir compte de leurs idées et à passer rapidement par-dessus ces événements, comme si notre solide démocratie de classe moyenne n'avait pas voulu et ne voulait toujours pas se considérer comme un projet à la fois délibéré et sujet à controverse et qu'elle détestait se faire rappeler les émeutes, l'incendie du parlement et la ferveur antidémocratique dirigés par nos élites bien pensantes. Aucune plaque, aucun monument à Montréal n'explique où, pourquoi, comment nous sommes devenus une démocratie, ni comment de véritables choix, des choix exceptionnels, ont été faits. Rien n'est exposé dans le château Ramezay ou dans le marché Bonsecours. Pour savoir exactement où s'élevait

Table des matières

1 • En un instant : tout	9
2 • Une jeunesse romantique	35
3 • Sortir de l'ombre du maître	69
4 • À la recherche d'une autre voie	93
5 • Découvrir l'amitié	113
6 • Survivre à la politique	131
7 • Démocratie	153
8 • Loyauté	171
9 • De l'usage du pouvoir	199
10 • Fidèles à eux-mêmes jusqu'à la fin	211
Remerciements	223
Chronologie	227
Bibliographie	235

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

La traduction de cet ouvrage a été rendue possible grâce à une aide financière du Conseil des Arts du Canada.

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC)

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Illustrations de la couverture : Louis-Hippolyte LaFontaine (Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds J.-E. Livernois, P560, S2, D1, P1553); Robert Baldwin (Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds J.-E. Livernois, P560, S2, D1, P1541).

EXTRAIT DU CATALOGUE

- Mark Abley
Parlez-vous boro ?
- Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri
L'Archipel identitaire
- Bernard Arcand
*Abolissons l'hiver !
Le Jaguar et le Tamanoir*
- Margaret Atwood
*Cibles mouvantes
Comptes et Légendes*
- Denise Baillargeon
*Naître, vivre, grandir. Sainte-Justine,
1907-2007*
- Bruno Ballardini
Jésus lave plus blanc
- Maude Barlow
Dormir avec l'éléphant
- Maude Barlow et Tony Clarke
L'Or bleu
- Pierre Beaudet
Qui aide qui ?
- Éric Bédard
*Les Réformistes
Recours aux sources*
- Thomas R. Berger
La Sombre Épopée
- Gilles Bibeau
Le Québec transgénique
- Gilles Bibeau et Marc Perreault
*Dérives montréalaises
La Gang : une chimère à apprivoiser*
- Michel Biron
La Conscience du désert
- Michel Biron, François Dumont
et Élisabeth Nardout-Lafarge
Histoire de la littérature québécoise
- François Blais
Un revenu garanti pour tous
- Mathieu Bock-Côté
La Dénationalisation tranquille
- Jean-Marie Borzeix
Les Carnets d'un francophone
- Gérard Bouchard et Alain Roy
La culture québécoise est-elle en crise ?
- Serge Bouchard
*L'homme descend de l'ourse
Le Moineau domestique
Récits de Mathieu Mestokosho,
chasseur innu*
- Gilles Bourque et Jules Duchastel
Restons traditionnels et progressifs
- Joseph Boyden
Louis Riel et Gabriel Dumont
- Philippe Breton et Serge Proulx
*L'Explosion de la communication
à l'aube du XXI^e siècle*
- Dorval Brunelle
Dérive globale
- Georges Campeau
*De l'assurance-chômage
à l'assurance-emploi*
- Claude Castonguay
Mémoires d'un révolutionnaire tranquille

- Luc Chartrand, Raymond Duchesne
et Yves Gingras
Histoire des sciences au Québec
- Julie Châteauvert et Francis Dupuis-Déri
Identités mosaïques
- Jean Chrétien
Passion politique
- Adrienne Clarkson
Norman Bethune
- Marie-Aimée Cliche
*Fous, ivres ou méchants ?
Maltraiter ou punir ?*
- Chantal Collard
Une famille, un village, une nation
- Nathalie Collard et Pascale Navarro
Interdit aux femmes
- Douglas Coupland
Marshall McLuhan
- Gil Courtemanche
*La Seconde Révolution tranquille
Nouvelles Douces Colères*
- Harold Crooks
*La Bataille des ordures
Les Géants des ordures*
- Tara Cullis et David Suzuki
La Déclaration d'interdépendance
- Michèle Dagenais
Montréal et l'eau
- Louise Dechêne
*Habitants et Marchands de Montréal
au XVII^e siècle
Le Peuple, l'État et la guerre
au Canada sous le Régime français*
- Serge Denis
*Social-démocratie et mouvements
ouvriers*
- Benoît Dubreuil et Guillaume Marois
Le Remède imaginaire
- Carl Dubuc
*Lettre à un Français qui veut émigrer au
Québec*
- André Duchesne
Le 11 septembre et nous
- Christian Dufour
La Rupture tranquille
- Valérie Dufour et Jeff Heinrich
*Circus quebecus. Sous le chapiteau
de la commission Bouchard-Taylor*
- Renée Dupuis
*Quel Canada pour les Autochtones ?
Tribus, Peuples et Nations*
- Shirin Ebadi
Iranienne et libre
- Joseph Facal
*Quelque chose comme un grand peuple
Volonté politique et pouvoir médical*
- Joseph Facal et André Pratte
Qui a raison ?
- David Hackett Fischer
Le Rêve de Champlain
- Vincent Fischer
Le Sponsoring international
- Dominique Forget
Perdre le Nord ?
- Graham Fraser
*Vous m'intéressez
Sorry, I don't speak French*
- Alain-G. Gagnon et Raffaele Iacovino
De la nation à la multination
- Lysiane Gagnon
*Chroniques politiques
L'Esprit de contradiction*
- Robert Gagnon
Questions d'égouts
- Danielle Gauvreau, Diane Gervais et Peter
Gossage
La Fécondité des Québécoises
- Yves Gingras et Yanick Villedieu
Parlons sciences
- Jacques T. Godbout
*Le Don, la Dette et l'Identité
L'Esprit du don*
- Peter S. Grant et Chris Wood
Le Marché des étoiles
- Allan Greer
*Catherine Tekakwitha et les Jésuites
Habitants et Patriotes
La Nouvelle-France et le Monde*
- Scott Griffin
L'Afrique bat dans mon cœur

- Steven Guilbeault
*Alerte ! Le Québec à l'heure
des changements climatiques*
- Jean-Claude Hébert
Fenêtres sur la justice
- Michael Ignatieff
*L'Album russe
La Révolution des droits
Terre de nos aïeux*
- Jane Jacobs
*La Nature des économies
Retour à l'âge des ténèbres
Systèmes de survie
Les Villes et la Richesse des nations*
- Daniel Jacques
*La Fatigue politique du Québec français
Les Humanités passagères
Nationalité et Modernité
La Révolution technique
Tocqueville et la Modernité*
- Stéphane Kelly
*À l'ombre du mur
Les Fins du Canada
La Petite Loterie*
- Will Kymlicka
*La Citoyenneté multiculturelle
La Voie canadienne*
- Tracy Kidder
Soulever les montagnes
- Mark Kingwell
Glenn Gould
- Robert Lacroix et Louis Maheu
Le CHUM : une tragédie québécoise
- Céline Lafontaine
Nanotechnologies et Société
- Jean-Christophe Laurence et Laura-Julie Perreault
Guide du Montréal multiple
- Adèle Lauzon
Pas si tranquille
- Michel Lavoie
C'est ma seigneurie que je réclame
- Jocelyn Létourneau
*Les Années sans guide
Passer à l'avenir
Que veulent vraiment les Québécois ?*
- Jean-François Lisée
*Nous
Pour une gauche efficace
Sortie de secours*
- Jean-François Lisée et Éric Montpetit
Imaginer l'après-crise
- Jocelyn Maclure et Charles Taylor
Laïcité et liberté de conscience
- Marcel Martel et Martin Pâquet
Langue et politique au Canada et au Québec
- Monia Mazigh
Les Larmes emprisonnées
- Michael Moore
*Mike contre-attaque !
Tous aux abris !*
- Patrick Moreau
*Pourquoi nos enfants sortent-ils de l'école
ignorants ?*
- Michel Morin
L'Usurpation de la souveraineté autochtone
- Anne-Marie Mottet
Le Boulot vers...
- Christian Nadeau
Contre Harper
- Pascale Navarro
*Les femmes en politique changent-elles
le monde ?
Pour en finir avec la modestie féminine*
- Antonio Negri et Michael Hardt
Multitude
- Pierre Nepveu
Gaston Miron
- Lise Noël
L'Intolérance
- Martin Pâquet
Tracer les marges de la Cité
- Jean Paré
Conversations avec McLuhan, 1960-1973
- Roberto Perin
Ignace de Montréal
- Daniel Poliquin
*René Lévesque
Le Roman colonial*
- José del Pozo
Les Chiliens au Québec

- André Pratte
L'Énigme Charest
Le Syndrome de Pinocchio
Wilfrid Laurier
- Jean Provencher
Les Quatre Saisons dans la vallée
du Saint-Laurent
- John Rawls
La Justice comme équité
Paix et démocratie
- Nino Ricci
Pierre Elliott Trudeau
- Noah Richler
Mon pays, c'est un roman
- Jeremy Rifkin
L'Âge de l'accès
La Fin du travail
- Christian Rioux
Voyage à l'intérieur des petites nations
- Antoine Robitaille
Le Nouvel Homme nouveau
- François Rocher
Guy Rocher. Entretiens
- Jean-Yves Roy
Le Syndrome du berger
- Louis Sabourin
Passion d'être, désir d'avoir
- Christian Saint-Germain
Paxil^(®) Blues
- John Saul
Dialogue sur la démocratie au Canada
Mon pays métis
- Rémi Savard
La Forêt vive
- Dominique Scarfone
Oublier Freud ?
- Michel Seymour
De la tolérance à la reconnaissance
- Patricia Smart
Les Femmes du Refus global
- David Suzuki
Ma dernière conférence
Ma vie
Suzuki : le guide vert
- David Suzuki et Wayne Grady
L'Arbre, une vie
- David Suzuki et Holly Dressel
Enfin de bonnes nouvelles
- Charles Taylor
L'Âge séculier
Les Sources du moi
- Pierre Trudel
Ghislain Picard. Entretiens
- Christian Vandendorpe
Du papyrus à l'hypertexte
- Yanick Villedieu
La Médecine en observation
Un jour la santé
- Jean-Philippe Warren
L'Art vivant
L'Engagement sociologique
Hourra pour Santa Claus!
Une douce anarchie

Ce livre a été imprimé sur du papier certifié FSC.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN OCTOBRE 2011
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
À GATINEAU (QUÉBEC).



John Saul

Louis-Hippolyte LAFONTAINE et Robert BALDWIN

Aux yeux de John Saul, le Canada n'est pas né en 1867. Il a véritablement été fondé, bien des années plus tôt, par deux visionnaires : Louis-Hippolyte LaFontaine et Robert Baldwin. Alors qu'ils étaient de tempéraments opposés et que chacun affrontait sa part de tragédies personnelles, ils sont parvenus, de concert, à forger des principes et des politiques qui réussiraient à unifier le pays.

Après l'Union de 1840, ces leaders du Bas et du Haut-Canada se sont associés pour fonder un mouvement réformiste et réclamer un gouvernement responsable, soumis au pouvoir des élus plutôt qu'à celui des gouverneurs impériaux. Durant leur ministère, de 1848 à 1851, en dépit d'une opposition parfois violente, ils ont jeté les bases d'une nation plus juste. Ils ont reconstruit l'appareil judiciaire, établi un système public d'éducation, officialisé le bilinguisme et dessiné les plans d'un réseau routier national.

Depuis des années, John Saul se passionne pour les destins croisés de ces deux hommes. Il nous en trace ici un double portrait inoubliable.

Essayiste et romancier, John Saul a publié aux Éditions du Boréal Réflexions d'un frère siamois (1998), Dialogue sur la démocratie au Canada (avec Georges Erasmus et Alain Dubuc, 2003) et Mon pays métis, quelques vérités sur le Canada (2008).